

Marguerites

Emilie était une petite fille comblée. A l'école, on lui avait demandé si elle était heureuse. « Comment est-ce que l'on sait, que l'on est heureux ? » s'était-elle interrogée. On lui avait alors donné les adjectifs suivants : contente, aimée, apaisée, joyeuse. Oui, Emilie semblait être tout ça à la fois.

Le matin, quand sa maman la réveillait d'une caresse sur la joue, d'un baiser sur la tempe, d'un sourire, d'une chaleur, elle était contente.

A l'école et en classe, elle était apaisée, tendre avec ses camarades, respectueuse de la maîtresse.

Mais l'on ne pouvait peut-être pas tout à fait qualifier Emilie d'enfant joyeuse. Peut-être que le changement d'établissement avant la classe de CE1 l'avait perturbée. Peut-être que les absences répétées de son papa pour le travail la rendaient triste. Peut-être qu'elle était touchée d'une mélancolie précoce, d'une maturité étrange. Peut-être, peut-être...

Emilie n'avait pas non plus beaucoup d'amis. En fait, elle n'avait pas d'amis. Sa maitresse organisait toute la semaine des travaux collectifs, pour apprendre à réfléchir à plusieurs, apprendre à se connaître aussi en ce début d'année scolaire. Mais Emilie n'avait jamais de place dans ces groupes et la maitresse lui désignait alors plusieurs personnes avec qui discuter aléatoirement pendant les leçons de science. Elle se demandait alors si son squelette était le même que les autres, si ses articulations se pliaient comme celles des autres. Emilie n'avait pas l'impression d'être comme les autres.

Emilie n'invitait jamais personne dans sa maison. En semaine, elle rentrait à pied toute seule, car elle n'habitait qu'à dix minutes de l'établissement scolaire. A peine la porte repoussée, elle retrouvait son chat, son petit chat, Marcel, son confident. Et alors elle racontait tout le déroulement de sa journée à Marcel, qui la regardait d'une paupière fatiguée et l'écoutait entre deux ronronnements. Le soir venu, sa maman rentrait. Elle souriait, l'embrassait, lui demandait si tout s'était bien passé. Emilie, souriait, l'embrassait et lui répondait que tout allait bien. Emilie était contente, apaisée. En fait, elle se pensait heureuse lorsque sa maman était là. Elle grandissait toute seule, comme une marguerite. Une marguerite aime la terre ordinaire, supporte le calcaire. Une marguerite est simple, supporte le stress hydrique. D'ailleurs, son papa la surnommait souvent dans les moments de douceur « sa marguerite ».

Emilie aimait beaucoup la fin de semaine. Elle prenait toute seule l'initiative de faire ses devoirs au retour de l'école et profitait des deux jours suivants avec sa maman. Et parfois, avec son papa. Emilie était très intimidée par son papa. Aussi loin que ses souvenirs la portaient, il travaillait tellement qu'elle ne le voyait pas tant. Il n'était pas comme tous les papas qui attendent leurs petits à la sortie de l'école et les complimentent, fiers comme des paons. Non, le papa d'Emilie s'annonçait toujours avant d'entrer dans sa propre maison. Il avait de grands bras et de grandes jambes. Il souriait avec ses grands yeux, maladroitement. Il ne riait jamais avec ses grandes dents. Sa maman lui racontait qu'il partait toutes les semaines à l'étranger et il ne leur rendait visite à la maison que le dimanche, et parfois, le samedi. Il avait l'air très content de voir Emilie. Il ne manquait jamais de lui offrir un cadeau, en provenance de pays plus mystérieux les uns que les autres, avec des noms qui ne ressemblaient pas aux sonorités de l'alphabet. Ces pays, il les décrivait avec beaucoup d'adjectifs qu'Emilie ne comprenait pas. Alors ça l'ennuyait et elle n'écoutait plus. Mais elle aimait beaucoup la manière dont son papa lui lisait des histoires. Les bras enfouis dans le pelage de Marcel, Emilie l'entendait donner à tous ces personnages une voix grave de méchant. Elle le voyait tourner les pages dans un bruissement lent, appréhendant presque déjà la quatrième de couverture. La fin de l'histoire. Son papa ne lisait jamais plus d'un livre. Elle n'osait plus réclamer, car il lui avait toujours répété qu'un enfant devait dormir tôt. Avant qu'elle ne s'enfonce dans ses draps, son papa la bordait et éteignait gentiment la lumière. Il l'embrassait sur le front. Il l'enlaçait d'un câlin contrôlé et attentif, presque malhabile, comme s'il ne la connaissait pas. Mais Emilie n'ayant qu'un papa, elle lui tendait tout de même ses bras trop souvent orphelins de douceur. Et avant de s'endormir d'une torpeur envahissante, elle l'entendait toujours lui dire : « tu comprends que je t'aime plus que tout, ma marguerite ».

Cette semaine-là serait toute particulière pour Emilie, elle ne le savait pas encore.

Lundi. Emilie était fatiguée, comme si tout son petit corps était demeuré en tension pendant le week-end. Son papa était resté du samedi matin au lundi matin et tous les trois étaient partis au cinéma. Une histoire le samedi, une histoire le dimanche.

Emilie avait eu du mal à se lever, ce matin, et son cartable lui paraissait lourd sur ses frêles épaules, alors qu'elle marchait en suivant le trottoir devant l'école. D'ailleurs la maitresse l'avait remarqué.

« Tu as bien dormi ce week-end, Emilie ? »

- Oui madame, répondit-elle, ses petits yeux cernés fuyants.
- Si tu recommences à faire des cauchemars, comme dans ton ancienne école, il faudra que j'en parle à ta maman, tu comprends ? »

Emilie acquiesça et s'assit à sa place, sa trousse à pois bleus et roses bien organisée, prête à servir son cahier aux épais carreaux. Elle repensait à son papa. Est-ce que toutes les petites filles étaient les marguerites de leur papa ?

Mardi. Emilie se sentait un peu mieux. Elle avait presque imaginé son papa, le soir précédent, près de son lit, rêvant d'une histoire qu'il lui aurait lu une page après l'autre. Elle se disait souvent qu'elle vivrait bien dans ces contes. Comme une princesse aux petits pois.

L'intitulé de la leçon du jour était inscrit au tableau : « se questionner sur le monde : comment reconnaître un être vivant ? ». Fait plutôt rare, Emilie leva la main à plusieurs reprises pour participer aux débats discutés entre ses camarades.

« Moi je pense que l'on reconnaît que quelqu'un est vivant, parce qu'il a le cœur qui bat très vite ? »

- Et pourquoi le cœur de quelqu'un bat vite, selon toi, Emilie ?
- Parce qu'on est amoureux ! s'interposa son voisin, à sa droite.
- J'ai posé la question à Emilie, le reprit la maitresse.
- Peut-être parce qu'on a peur ».

Mercredi. Emilie aimait le mercredi, puisqu'elle savait que dès midi, elle pouvait retrouver Marcel et discuter avec lui juste après la cantine. Même si sa maman lui interdisait, elle préparait toujours en cachette un petit bol de pâtée et s'allongeait à ses côtés, écoutant avec délice ses miaulements enthousiastes. Sa maman la rejoignait dans l'après-midi et elles avaient pour habitude de jardiner derrière la maison.

Ce jour-là, Marcel se roulait toutes pattes en l'air dans l'herbe haute. Les marguerites étaient nombreuses dans leur petit carré de terre. Sa maman se demanda s'il ne faudrait pas en arracher quelques-unes.

Jeudi. Une visite médicale était prévue à l'école. Emilie n'avait pas manqué de montrer à sa maman le mot dans son carnet de liaison. Celle-ci l'avait signé sans attention particulière, Emilie était une enfant en parfaite santé.

Pourtant, une fois la visite venue, Emilie ne comprit pas les explications du docteur. Comme à la maison, elle montra qu'elle savait brosser ses dents, se laver les mains. Elle baissa sa culotte. Puis la docteure parla à la maitresse, qui écrivit un mot dans son carnet de liaison. Un long mot avec des mots compliqués, que Emilie ne savait pas lire. Inquiète, elle ne montra pas son cahier à sa maman le soir venu.

Vendredi. La maitresse demanda à Emilie d'attendre, après l'école. Alors Emilie attendit, sur un banc, tous ses camarades étaient déjà partis. Peu après l'heure du goûter, elle vit arriver sa maman, les cheveux fous, ses yeux de suie démaquillés de son fard. Derrière elle, une femme habillée en bleu avec des bottines de sept lieues. Emilie lut lentement sur le devant de son pull bleu : un P, un O, un L, un I, un C et un E, comme Emilie. La dame en bleu approcha et s'agenouilla. Emilie la toisa.

« Bonjour Emilie, je m'appelle Emilie aussi, comme toi. Tu as l'air très courageuse. Avec ta maman et ta maitresse, on aimerait bien discuter toutes les trois. Et que tu nous parles de ton papa. »

1 402 mots